

Bortnikov et son «murmure dans le cul de l'éternité»
Page F 5



L'ode de **Lauren Groff** à l'amour conjugal
Page F 5

LIVRES

CAHIER F > LE DEVOIR, LES SAMEDI 4 ET DIMANCHE 5 FÉVRIER 2017



RENAUD PHILIPPE LE DEVOIR

« Pour écrire ce livre, je me suis plongé volontairement dans le drame du père qui a perdu son enfant en m'imaginant comment je réagirais si ça m'arrivait », explique Charles Quimper.

La solitude d'un père

Avec *Marée montante*, Charles Quimper révèle une nouvelle voix littéraire à la densité remarquable

DANIELLE LAURIN

A 16 ans, il rêvait déjà de devenir écrivain. À 39 ans, Charles Quimper publie son premier roman, *Marée montante*, un court opus sur le deuil insurmontable d'un père dont la petite fille est morte noyée.

« On a beaucoup parlé de la mort des vedettes dernièrement, fait remarquer l'auteur, mais la mort ordinaire, qui frappe tous les jours, on en parle peu, alors qu'on a tous connu quelqu'un qui est décédé. »

Pour autant, précise au bout du fil cet ex-installateur de piscine qui officie comme libraire à Québec, sa ville natale, « mon roman n'est basé sur rien que j'ai vécu personnellement ».

Père d'un garçon de 16 ans et d'une fille de 10 ans, il confie cependant : « Pour écrire ce livre, je me suis plongé volontairement dans le drame du père qui a perdu son enfant en m'imaginant comment je réagirais si ça m'arrivait. »

L'idée de *Marée montante* a germé en lui il y a une dizaine d'années. Elle ne l'a plus lâché. Mais est-ce par manque de confiance en son talent, par peur d'essuyer des refus de la part des

éditeurs, ou par perfectionnisme, parce qu'il tenait à ce que chaque mot pèse dans son récit... La gestation du projet n'en finissait plus.

Collectionneur de machines à écrire, il a d'abord dactylographié ses premiers jets, avant de passer à l'ordinateur. Ce n'est que l'an dernier qu'il s'est enfin décidé à coucher tout du long son histoire. Mais en prenant soin de faire court : une soixantaine de pages, d'une remarquable densité.

« C'est un récit que je voulais bref, insiste-t-il, parce que 300 pages de ce drame-là, ça aurait été insupportable et pour moi et pour n'importe quel lecteur... »

La froideur de l'entrefilet

Au départ, il y a une dizaine d'années, il y a eu un entrefilet aperçu dans un journal. Charles Quimper dit avoir été frappé par l'économie de mots employée. « J'avais trouvé ça très froid comme façon de parler de la mort d'un enfant, d'un drame épouvantable. »

Il ajoute qu'on retrouve, à peu de choses près, le même genre d'entrefilet chaque été. « Je l'ai surveillé pendant 10 ans, cet entrefilet, dans les journaux locaux, et on parle toujours de

négligence fatale. On utilise toujours les mêmes mots, c'est presque calqué d'année en année, ce qui a renforcé mon désir d'écrire cette histoire. »

Dans *Marée montante*, le père de la petite Béatrice est d'autant plus dévasté qu'elle s'est noyée alors qu'il a eu un moment d'inattention. Un sentiment de culpabilité terrible l'afflige. Mais Charles Quimper refuse de parler de négligence. « Je crois que c'est un accident, comme il y en a tout plein dans la vie. Un accident c'est un accident, le mot le dit. Employer le mot "négligence", c'est une façon de présumer que c'est toujours la faute du parent si l'enfant échappe à son attention pendant quelques secondes. »

Un deuil difficile

Dans le cas de *Marée montante*, le corps de l'enfant n'a pas été retrouvé. Ce qui rend le deuil encore plus difficile. Cette façon de prolonger les souffrances du narrateur, l'auteur l'assume complètement. « Je voulais l'amener vers quelque chose de vague et de confus, pour laisser la place au lecteur de s'imaginer ce qu'il veut. »

Au final, on ne saura pas vraiment ce qui s'est

VOIR PAGE F 4 : PÈRE

Quelques perles puisées dans *Marée montante*

« Je t'ai laissée derrière moi et depuis, chaque jour mon amour, c'est moi qui me noie. »

« Tu es le souffle dans mon cou, la brise qui me pousse sans cesse vers le large, tu es une ondée qui se déverse en moi. Je tisse ton souvenir en longues nattes dans lesquelles je m'enroule, je m'enveloppe, je me love. »

« Si j'avais su que ton passage parmi nous serait aussi bref, je crois que j'aurais refusé que tu dormes, j'aurais repoussé le sommeil de toutes mes forces, ou alors nous nous serions endormis ensemble dans ton petit lit. »

ENTREVUE

Deux petits garçons et le sentiment amoureux

Par la poésie du roman, Jonathan Bécotte plonge dans le souvenir et la beauté des premiers émois

MARIE FRADETTE

« À peine descendus de nos vélos, on se ruait devant la console. La cartouche était abîmée, un écran noir : tu as soufflé dans la cassette. Tu as ressuscité le jeu. » Ressusciter le jeu, comme ressusciter ces instants d'éternité, particulièrement ces moments d'enfance vécus entre deux petits garçons. Le narrateur relate ainsi quelques épisodes croqués sur le vif d'un été inoubliable. Des jeux dans le sable, à la cachette, en passant par les minutes passées devant la console de jeu, tout lui revient pour mieux exprimer l'émotion qu'il ressentait à ce moment-là envers cet « amoureux », cet ami qui doucement se transforme en amoureux :

« Quand on réussissait le jeu, Tu passais un bras autour de moi, on soupirait en se crissant les doigts, Tu me souriais et je pensais je t'... »

C'est en revisitant ses vieilles boîtes de souvenirs contenant cahiers d'école, dictées, bouts d'histoires écrites avec sa petite plume d'enfant de 8-10 ans — des tentatives d'écriture de débuts de romans dira-t-il — que Jonathan Bécotte a l'idée d'écrire *Souffler dans la cassette* (Leméac), un premier roman poétique sur le thème de l'amitié fusionnelle entre deux petits garçons. « Même dans mes journaux intimes, je voyais qu'il y avait quelque chose de fort, un sentiment intense sur lequel je n'arrivais pas à mettre le doigt quand j'étais enfant. En relisant les textes, avec le recul de l'adulte que je deviens l'auteur à 30 ans aujourd'hui, je me suis



VALÉRIAN MAZATAUD LE DEVOIR
Jonathan Bécotte

rendu compte que la première amitié représente peut-être le premier vrai amour. Je suis parti de ça et de fil en aiguille, je suis arrivé à plusieurs textes. »

Si l'auteur met en scène la découverte graduelle de l'amour entre deux petits garçons, le but était avant tout de souligner la pureté du sentiment amoureux. « Je ne voulais pas que les gens grincent des dents ou grimacent, je voulais que les gens entrent dans l'intimité des personnages, qui est pure. Je voulais rester dans le doré et le magique de l'enfance et pas rentrer dans ce qui vient après. »

« On a mélangé notre sang dans une petite forêt, avec une branche pointue. On faisait des potions, nos amis trouvaient ça

Le regard de l'autre

« On a mélangé notre sang dans une petite forêt, avec une branche pointue. On faisait des potions, nos amis trouvaient ça

con. Nous on y croyait. » Bien qu'il ne soit souligné qu'à de rares endroits, le regard de l'autre, perceptible dans cet extrait, teinte le récit, souligne la différence et renforce cette ode à l'amour. « Ça montre aussi cette intimité qu'il y avait entre eux. Je ne parle pas de sexualité, mais de l'univers qui leur appartenait à eux deux. Il y a un regard externe (amis, parents) qui vient à quelques moments percer leur bulle, mais le narrateur ne veut que personne s'immisce. Il y a ce désir de protéger cette bulle d'intimité. »

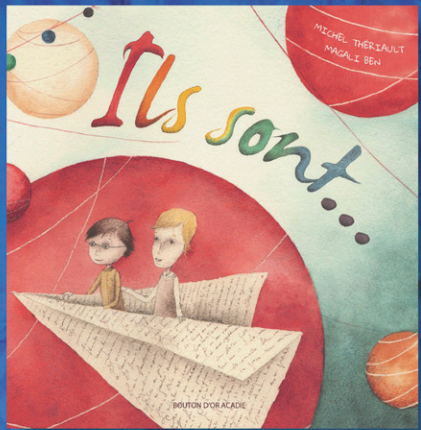
Oui, le narrateur protège cet univers du monde extérieur, de celui qui « trouve ça con », des adultes qui ne comprendraient pas, mais il est bien conscient du trouble que son sentiment peut générer : « Quand les

adultes nous surprenaient en train de jouer aux grandes personnes — toi tu ne remarquais jamais. Je feignais de ne pas les avoir vus. Mais j'enlevais mes boucles d'oreilles à clips », peut-on lire dans son roman.

Pour l'auteur qui étudie en enseignement primaire, la différence peut faire peur, notamment aux parents. « Surtout à ceux qui ont des trajectoires déjà tracées pour leurs enfants. De voir qu'ils bifurquent, ça amène des défis, mais je crois que les jeunes de nos jours sont chanceux de vivre à une époque où la lumière est faite sur les préjugés. Dans le temps, c'était plus radical, c'était comme ça et c'est tout. Ce n'est peut-être pas la meilleure des choses que d'avoir des

VOIR PAGE F 4 : AMOUR

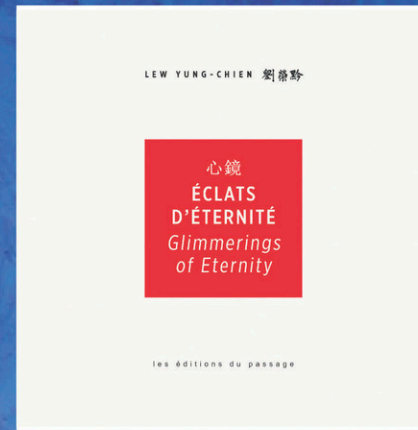
Profitez de l'hiver, lisez des livres d'ici... chez vous!



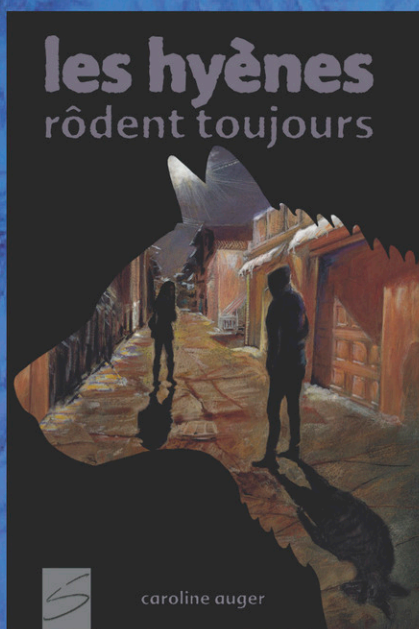
Michel Thériault
Illustrations de Magali Ben
Bouton d'or Acadie
9,95 \$ / 14,95 \$
Aussi en numérique



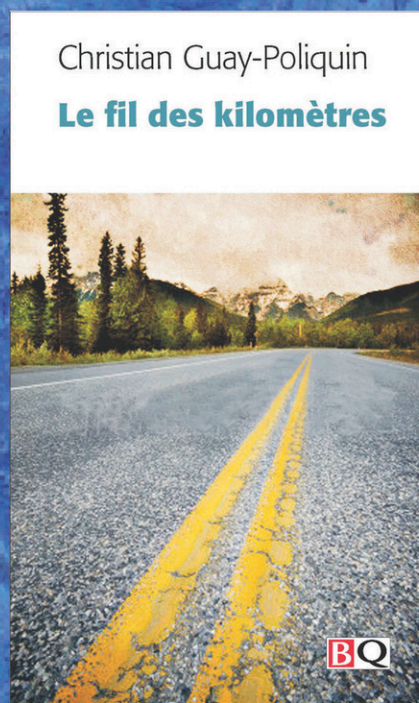
Michel Leclerc
Les Éditions du Noroît
26 \$
Aussi en numérique



Lew Yung-Chien
Éditions du passage
14,95 \$



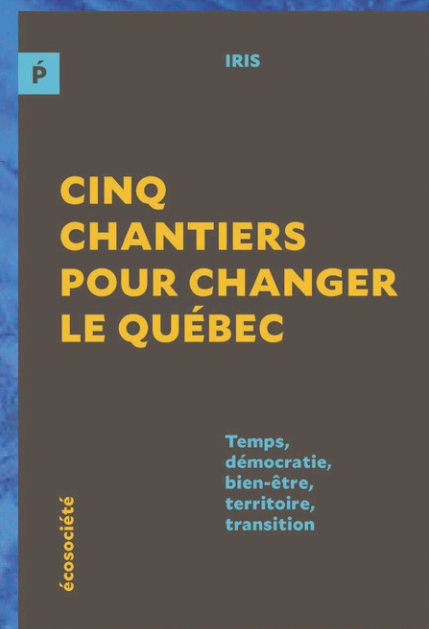
Caroline Auger
Soulières éditeur
15,95 \$



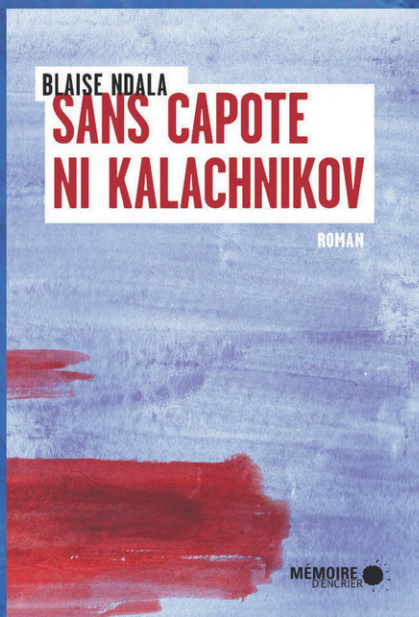
Christian Guay-Poliquin
Bibliothèque québécoise
11,95 \$



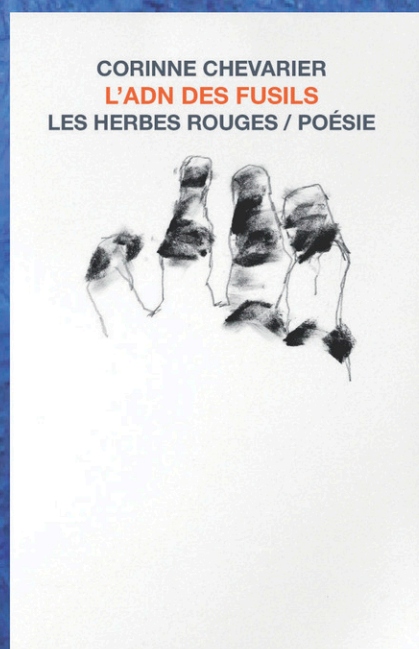
Caroline Vu
Pleine Lune
21,95 \$
Aussi en numérique



IRIS
Éditions Écosociété
17 \$
Aussi en numérique



Blaise Ndala
Mémoire d'encrier
29,95 \$
Aussi en numérique



Corinne Chevarier
Les Herbes rouges
14,95 \$
Aussi en numérique



Sophie Bouchard
la courte échelle
29,95 \$
Aussi en numérique



Juan Joseph Ollu
Annika Parance Éditeur
26,95 \$
Aussi en numérique

Vous les trouverez chez votre libraire favori!



Conseil des arts
du Canada

Canada Council
for the Arts

ASSOCIATION
NATIONALE
DES ÉDITEURS
DE LIVRES

LITTÉRATURE

FICTION QUÉBÉCOISE

Reconstituer la complexité d'une existence

Les questionnements amoureux hantent l'imparfait troisième roman de Mylène Bouchard

CHRISTIAN DESMEULES

Qu'est-ce que l'amour? Kundera écrit quelque part dans *Le livre du rire et de l'oubli* que c'est avant tout une «interrogation continue».

Dans son troisième roman, Mylène Bouchard soulève plus de questions qu'elle ne se risque à offrir des réponses. La relation amoureuse est-elle une «amitié imparfaite»? «*Quel est le plus grand courage: celui de vivre ensemble, à deux, ou celui de rompre pour regagner la solitude?*»

De l'île aux Coudres à Prague, d'hier à aujourd'hui, *L'imparfaite amitié* recompose à coups d'allers-retours le parcours en zigzags d'Amanda Pedneault, une journaliste culturelle québécoise de 48 ans. Installée à Prague en couple avec un journaliste tchèque qu'elle n'aime plus, Milan, avec qui elle a eu deux enfants, elle se trouve à la croisée des chemins.

Vingt ans après avoir jeté l'ancre dans la capitale tchèque, elle s'adresse ici à sa fille adolescente, Sabina (clin d'œil au personnage de *L'insoutenable légèreté de l'être*, de Kundera), à qui elle entend léguer ce qu'elle appelle «une boîte de compréhension» qui contient des récits, des lettres, des fragments de récits de voyage, des griffonnages ou



ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

Mylène Bouchard fait le récit éclaté d'une crise existentielle jamais résolue.

des conseils: «1. Aimer très fort. 2. Résister. 3. Choisir.»

Lors de l'ouverture d'une galerie d'art à Prague, elle découvre avec surprise qu'Hubert

Bouchard en est le propriétaire, un écrivain québécois dont *Le répertoire des interdits* est l'un de ses romans préférés. Amanda élabore dès lors

une sorte de «pacte» flou: y choisir une œuvre qu'elle aime par-dessus tout — sans jamais la posséder — et puis changer cette vie qui ne lui convient

plus, sans regarder derrière, le jour où l'œuvre sera vendue. «*Je veux me guérir de trop vouloir tout, de tout vouloir posséder, de tout vouloir consommer.*»

Un roman sentencieux

À travers l'inventaire rapide de ses amants et des lieux, Amanda prend la mesure de sa soif de la vie qu'elle cherche aujourd'hui à brider. «*Je ne peux pas m'accoutumer à la perte que laisse la fin du sentiment amoureux. Je ne m'habituerai jamais à la perte de l'amitié. Avoir aimé pour perdre de vue? C'est insoutenable.*» C'est une autre forme de l'exil, pour celle qui s'est arrachée à l'île aux Coudres, au Québec, qui s'est arrachée des bras des hommes.

Née au Lac-Saint-Jean en 1978, coéditrice de La Peuplade, Mylène Bouchard «se consacre à l'échafaudage d'une réflexion morale sur les amours bonnes». On retrouve sans surprise dans *L'amitié imparfaite* des thèmes, des ambiances (Prague, Kundera) et des personnages (Hubert) déjà apparus dans *La garçonnère* (2009), son précédent roman.

Récit éclaté d'une crise existentielle jamais résolue, le roman se fait souvent sentencieux: «*On désire davantage ce qu'on ne possède pas et ce qu'on a perdu. Posséder tue le désir, à moins d'aimer extrêmement*

fort.» Ou bien: «*L'amitié, c'est un amour qui résiste.*»

Avec ses bonds chronologiques en arrière, ses pas de côtés, le roman de Mylène Bouchard est une tentative à la fois ambitieuse et maladroite de reconstituer la complexité d'une existence. Quelquefois touchant ou pénétrant, *L'imparfaite amitié*, en forçant la répétition du même, finit par tourner en rond et par nous étourdir.

Qui plus est, les déchirements amoureux de la narratrice semblent bien peu incarnés. Un côté abstrait, cérébral qui s'accompagne d'un colossal angle mort: pas le moindre corps ici, pas d'odeurs, pas de cicatrices, de baisers ou de larmes. Mais une ribambelle de personnages — amis, enfants, amants —, autant de silhouettes à la substance rare.

Et même Prague, figée encore une fois dans l'image recuite de ses vieux pavés et de ses cafés, figure à travers le roman tel un simple décor sans climat et sans habitants.

Qui trop embrasse mal étreint.

Collaborateur
Le Devoir

L'IMPARFAITE AMITIÉ

★★ 1/2

Mylène Bouchard

La Peuplade

Chicoutimi, 2017, 400 pages

PREMIER ROMAN

Se relever après la chute

Dans *Boxer la nuit*, le comédien Patrice Godin raconte l'errance et la rédemption

CAROLINE JARRY

Boxer la nuit est un roman d'espoir contre le désespoir: l'histoire d'un homme blessé par la vie mais qui, après être tombé, se relève. Il s'agit du premier roman de Patrice Godin, connu du public québécois comme comédien et ultramarathonien. Il a déjà publié un récit biographique sur la course, une expérience qui l'a marqué. Dans ce premier roman, son héros pratique lui aussi un sport qui le transforme — cette fois la boxe — et l'aide à surmonter les coups durs que lui inflige la vie.

Nick Adam, une ancienne gloire déchue de la boxe professionnelle, est venu chercher la paix et le silence dans un petit village (fictif) du Maine, Port Savage, après une longue et dure errance. Son histoire se révèle dans des allers-retours entre passé et présent. Séparation de ses parents quand il était tout jeune, abandon par son père, douleur, colère et bagarres à l'école. La boxe professionnelle, l'entraînement et la discipline le détourneront juste à temps de la délinquance, et il entreprendra une carrière qui le mènera aux portes du titre mondial des poids super-moyens. Il tombe amoureux de Laura, ils ont une fille, Lou, et c'est le bonheur.

Mais femme et fille seront tuées dans un accident de voiture quelques années plus tard, et c'est alors la chute, l'alcoolisme et l'errance de ville en ville, pendant... 14 ans. Au bout de cette route douloureuse, il rencontre Isabelle dans le village de Port Savage. Elle aussi est là pour tenter d'y guérir une blessure, celle de son couple à la dérive en raison de l'infidélité de son mari. Leur rencontre les aidera à re-

prendre pied et à retrouver un certain bonheur.

Patrice Godin illustre dans ce roman sa croyance en la rédemption après la chute. On sent cette histoire très proche de lui par ses thèmes — la perte, la discipline personnelle (ou son absence), la responsabilité (ou non) envers soi-même et ses proches — qu'il a déjà abordés dans son récit précédent. La dimension morale est ici très présente. Isabelle décidera de donner une deuxième chance à son mari infidèle, pour tenter de sauver sa famille. Le roman est dédié à la mémoire de l'écrivain américain Jim Harrison, dont les romans sont aussi peuplés de personnages marginaux qui fuient leurs démons dans les bois et la nature.

Est-ce un bon roman? Il comporte des lacunes: certaines longues, surtout à la fin, où on a l'impression que l'auteur a du mal à boucler son histoire; les personnages de Laura et Lou sont trop peu développés par rapport à l'importance qu'ils sont censés avoir pour Nick et pour l'intrigue du roman; la rencontre entre Nick et Isabelle, enfin, a plus de poids, mais elle verse parfois dans le sentimentalisme. Malgré ces lacunes, cependant, on est séduit par la quête de sens sincère et sentie proposée par l'auteur. Et on ferme le livre avec un certain attachement pour ce roman moral et son personnage paumé, qui se retrouve après s'être perdu.

par rapport à l'importance qu'ils sont censés avoir pour Nick et pour l'intrigue du roman; la rencontre entre Nick et Isabelle, enfin, a plus de poids, mais elle verse parfois dans le sentimentalisme. Malgré ces lacunes, cependant, on est séduit par la quête de sens sincère et sentie proposée par l'auteur. Et on ferme le livre avec un certain attachement pour ce roman moral et son personnage paumé, qui se retrouve après s'être perdu.

BOXER LA NUIT

★★★★

Patrice Godin

Libre Expression

Montréal, 2016, 224 pages

FICTION CANADO-AMÉRICAINNE

Les visions ludiques de Patrick deWitt

Le sous-majordome explore les codes du roman d'aventures

DOMINIC TARDIF

Méfie-toi de ce que tu souhaites, ça pourrait t'arriver, répétait un grand sage dont le temps a égaré le nom. Selon toute vraisemblance, personne n'est allé colporter cette clairvoyante mise en garde jusqu'au chevet de Lucien Minor. «*Si tu devais survivre, qu'espérerais-tu qu'il t'arrive?*» lui demandera un drôle d'étranger, après s'être insinué dans sa chambre, alors qu'il se sent au bord du trépas (grosse pneumonie). «*Qu'il se passe quelque chose*», répondra celui que l'on surnomme Lucy, pusillanime personnage principal de ce troisième roman attendu de Patrick deWitt. Quelque chose, il se passera, et pas qu'à peu près.

Après avoir trituré avec *Les frères Sisters* (lauréat du Prix littéraire du Gouverneur général 2011) la tradition du western en confiant la narration à un homme de main d'une toute singulière sensibilité, *Le sous-majordome* poursuit ce travail de relecture des codes d'un genre empoussiéré, en se mesurant cette fois-ci au roman d'aventures.

Il était donc une fois le miraculé Lucy, qui quitte sa mère et son Bury natal afin de seconder Monsieur Olderglough, le majordome du baron d'Aux, logé dans un château quasi abandonné. «*La propriété en général tombait en décrépitude: meubles couverts de housses, lourds rideaux de velours bien tirés, amas de poussière accumulés dans les coins et les embrasures*», apprend-on au sujet de cet édifice dans les dédales duquel le fantomatique baron ne se montre que très rarement le visage. Le prédécesseur de Lucy, Monsieur Broom, se serait lancé par désespoir dans les bras du «*Trou fort profond*», canyon symbolisant les précipices dans lesquels l'amour projette parfois ceux qui embrassent son intensité.

Parce qu'il n'y a traditionnellement pas plus efficace moyen de transformer un simple roman en roman d'aventures que d'y dresser une femme déjà promise, Lucy rencontrera au village bor-

dant le château Klara, jeune fille simple qui le rend euphorique. Adolphus, archétypal gros dur sans cesse parti au loin combattre des ennemis inconnus, ne laissera évidemment pas le garçon lui subtiliser sa belle.

Un roman populaire

Bien que Patrick deWitt ne semble pas toujours savoir quelle histoire il souhaite réellement raconter, et bien qu'il multiplie les digressions, son art demeure ici celui d'un grand écrivain populaire, si l'on exclut ce désir digne de Tarantino de nouer une connivence avec son lecteur en lui signalant constamment qu'il est conscient de ses effets.

En posant un regard oblique sur les ressorts d'un roman aux nombreuses péripéties, deWitt dédouane de sa culpabilité celui qui ne saurait tolérer qu'un livre ne fasse que divertir. Ce sens particulièrement fin du dialogue absurde, parce que totalement superfluo, demeure une des armes de choix du Canadien installé à Portland, en Oregon.

Descriptions colorées, intrigue amusante, scènes éhontément étranges et répliques piquantes dessinent les contours d'une vision ludique, bien que parfois stérile, d'une littérature qui captiverait essentiellement grâce à sa capacité à suivre un canevas, tout en s'en affranchissant parfois.

Obstiné, Lucy survivra à sa passionnelle plongée avec une foi renouvelée envers son propre désir de goûter ce que la vie a à offrir de plus grisant. «*L'amour nous tourne le dos comme le fait la chance*», regretterait le baron. Voilà une bien stupide raison d'en désespérer.

Collaborateur
Le Devoir

LE SOUS-MAJORDOME

★★★★

Patrick deWitt

Traduit de l'anglais

par Sophie Voillot

Alto

Québec, 2017, 448 pages



DANNY PALMERLEE

Bien qu'il multiplie les digressions, l'art de Patrick deWitt demeure dans son dernier roman celui d'un grand écrivain populaire.

Gaspard LE DEVOIR
PALMARÈS

Du 23 au 29 janvier 2017

RANG AUTEUR/ÉDITEUR CLASSEMENT PRÉSENTÉ (NB DE SEMAINES)

Romans québécois			
1	La femme qui fuit	Anais Barbeau-Lavalette/ Marchand de feuilles	1/18
2	L'Autre Reflet	Patrick Senécal/Aïre	2/13
3	Le club des joyeuses divorcées	Evelyn Gauthier/ Guy Saint-Jean	7/2
4	L'année sans été • Tome 1 Les fiançailles au...	Julie Lemieux/ Hurtubise	-/1
5	Conversations avec un enfant curieux	Michel Tremblay/ Leméac	3/12
6	Quand l'amour change d'adresse	Johanne Pronovost/ Mortagne	4/2
7	La fois où... j'ai suivi les flèches jaunes	Amélie Dubois/ Les Éditions réunies	5/13
8	L'amour au temps d'une guerre • Tome 3 1945...	Louise Tremblay-D'Essiambre/ Guy Saint-Jean	10/5
9	Autour d'elle	Sophie Bienvenu/ Cheval d'août	-/1
10	La saison des mensonges	Carmen Robertson/ Guy Saint-Jean	8/2

Romans étrangers			
1	Le saut de fange	Lisa Gardner/ Albin Michel	1/3
2	Le cas Malaussène • Tome 1 Ils m'ont menti	Daniel Pennac/ Gallimard	2/2
3	Le Women's murder club • Tome 14 14e péché...	James Patterson/ Maxine Paetro/ Lattés	3/3
4	Intimidation	Harlan Coben/ Belfond	5/13
5	London • Tome 2 Le choix	Anna Todd/ Homme	-/1
6	L'immeuble Christodora	Tim Murphy/ Plon	-/1
7	Assassin's creed	Christie Golden/ Milady	6/2
8	Jeux de miroirs	Eugen-Ovidiu Chirovisi/ Les escaliers	-/1
9	Délires mortels	Kathy Reichs/ Robert Laffont	8/16
10	Chanson douce	Leïla Slimani/ Gallimard	-/1

Essais québécois			
1	En as-tu vraiment besoin?	Pierre-Yves McSweeney/ Guy Saint-Jean	1/15
2	Camarade, ferme ton poste	Bernard Émond/ Lux	2/2
3	Le nouveau régime. Essais sur les enjeux...	Mathieu Bock-Côté/ Boreál	5/2
4	Les yeux tristes de mon camion	Serge Bouchard/ Boreál	4/13
5	Le code Québec	J.-M. Léger/ J. Nantel/ P. Duhamel/ Homme	3/18
6	Un présent infini	Rafaèle Germain/ Atelier 10	7/10
7	Lettres à une jeune journaliste	Josee Boileau/ VLB	-/1
8	Le témoin	Lino Zambito/ Homme	6/12
9	Et si la beauté rendait heureux	François Cardinal/ Pierre Thibault/ La Presse	8/15
10	Le guide des bars et pubs de Saguenay	Mathieu Arseneault/ Quartanier	-/1

Essais étrangers			
1	Sapiens. Une brève histoire de l'humanité	Yuval Noah Harari/ Albin Michel	1/50
2	La puissance de la joie	Frédéric Lenoir/ Fayard	3/8
3	Guide des égares	Jean d'Ormesson/ Gallimard	2/12
4	Après le capitalisme. Essai d'écologie politique	Pierre Madelin/ Écosociété	5/2
5	Laëtitia ou la fin des hommes	Ivan Jablonka/ Seuil	-/1
6	7 façons d'être heureux ou les paradoxes du...	Luc Ferry/ XO	9/6
7	Sous le drapeau noir. Enquête sur Daesh	Joby Warrick/ Cherche Midi	6/8
8	De l'âme	François Cheng/ Albin Michel	8/9
9	La plénitude du vide	Xuan Thuan Trinh/ Albin Michel	-/1
10	Les revenants. Ils étaient partis faire le jihad, ils...	David Thomson/ Seuil	-/1

La BTLF (Société de gestion de la Banque de titres de langue française) est propriétaire du système d'information et d'analyse Gaspard sur les ventes de livres français au Canada. Ce palmarès est extrait de Gaspard et est constitué des relevés de caisse de 260 points de vente. La BTLF reçoit un soutien financier de Patrimoine canadien pour le projet Gaspard.

© BTLF, toute reproduction totale ou partielle est interdite.

LITTÉRATURE

LA VITRINE



RÉCIT

SAINT-LAURENT MON AMOUR

★★★ 1/2
Monique Durand
Mémoire d'encrier
Montréal, 2017, 156 pages

Voilà une jolie déclaration d'amour par les mots faite à un territoire par Monique Durand. En quatre temps et plusieurs escales — dont quelques-unes ont été publiées entre 2011 et 2016 dans les pages du *Devoir* —, la journaliste laisse le raffinement de sa plume voguer le long de ce fleuve, colonne vertébrale d'une nation, qui finit par se faire mer. La tonalité y est délicate, entre reportage, rencontre, impression et contemplation. « On y arrive les yeux écarquillés, dit-elle de Sept-Îles. De surprise sinon de stupeur. Une baie immense face à un archipel composé de sept îles, une côte en forme de fer à cheval, dont chaque extrémité se termine par un ouvrage pharaonique représentant un des deux pôles de l'économie de la ville: le fer et l'aluminium. » De la rive sud à la rive nord, de la voie maritime au grand large, il y est question de lumière, de froid, d'histoire, de transport, mais aussi de ces gens ordinaires qui regardent le temps passer au bord de l'eau assis sur des chaises en bois, et surtout d'une identité façonnée dans « l'amour, l'humanité et l'affect » qui se dégagent des « vies contemporaines et des vies anciennes » donnant toute cette vie à un fleuve.

Fabien Deglise



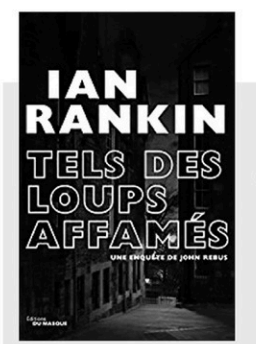
FICTION ESPAGNOLE

LES FLEURS NE SAIGNENT PAS

★★ 1/2
Alexis Ravelo
Traduit de l'espagnol par Amandine Py
Mirobole éditions
Bordeaux, 2016, 416 pages

Invitation au voyage sur l'archipel des Canaries, *Les fleurs ne saignent pas*, première traduction en français pour le prolifique auteur espagnol Alexis Ravelo, nous plonge dans le duel improbable entre une bande d'habités aux petits larcins et des mafieux à cols blancs abonnés à la corruption. À l'intérieur: Lola, Diego, Felo et Paco usent d'ingéniosité pour escroquer les touristes et déléster les machines à sous de leur contenu dans les bars. Leur vie bascule lorsqu'Eusebio le Gaucher, ancien mentor et complice, leur soumet une proposition: kidnapper la fille d'un des plus grands magnats financiers de l'archipel et exiger une rançon de centaines de milliers d'euros en argent sonnante. L'intrigue du récit est habilement menée. Elle multiplie les retournements de situation et amuse jusqu'à son dénouement, même si Ravelo conduit son histoire avec une rigueur maniaque et des descriptions minutieuses qui dérangent: une bonne centaine de pages auraient pu être élaguées. Quant à l'abus d'images, il brime l'imagination du lecteur. Heureusement, l'humour noir qui teinte le roman atteint sa cible et installe une empathie pour des personnages pris eux aussi avec la corruption et l'insupportable tolérance qui s'installe autour.

Yannick Marcoux



POLAR

TELS DES LOUPS AFFAMÉS

★★★
Ian Rankin
Traduit de l'anglais par Freddy Michalski
Éditions du Masque
Paris, 2016, 444 pages

Il y a déjà quelque temps que John Rebus, le héros de Ian Rankin, a pris sa retraite. Il agit maintenant comme « conseiller » auprès de Siobhan Clarke de la police d'Édimbourg. Surtout lorsqu'un vieux caïd — comme son « ami » Big Ger Cafferty — est menacé de mort sur le même mode qu'un lord, juge à la retraite, assassiné dans des circonstances étranges. L'affaire n'est pas simple; elle est même double. Elle entremêle une histoire de gangsters lancés en expédition punitive sur le « territoire » de Cafferty et une série de meurtres commis de la même façon par un tueur qui annonce ses couleurs en envoyant un message à ses futures victimes. Sauf qu'en fouillant, Rebus — qui est décidément tout aussi actif et lucide que d'habitude — se rend compte que les deux enquêtes n'ont pas vraiment de lien entre elles et que quelqu'un profite du tueur en série pour régler ses comptes. On se retrouve finalement avec deux histoires de vengeance se recoupant l'une l'autre. Rebus découvrira qu'au cœur de ce nid de serpents se love un scandale sexuel mettant en scène des « enfants problèmes » confiés, plusieurs années auparavant, aux bons soins des services dits compétents... Un classique. Qui laisse un mauvais goût de déjà vu au fond de la gorge.

Michel Bélaïr

AMOUR

SUITE DE LA PAGE F 1

idées préconçues, des projets pour nos enfants.»

Loin de croire que tout est parfait — Jonathan Bécotte est bien conscient du travail qu'il reste à faire pour arriver à une véritable ouverture à l'autre —, l'auteur propose ici, et avant tout, un roman sur la découverte de l'amour en donnant une persistance au souvenir du premier sentiment amoureux.

« On dirait que, des fois, les gens ont peur de dire "amour" »



quand c'est deux garçons. Un petit garçon qui joue avec une fille, ça inspire la douceur, ça fait sourire, mais quand ce sont deux garçons, oups, il ne faut pas trop parler d'amour pour ne pas teinter leur évolution. C'est la pureté d'un sentiment que j'ai voulu évoquer dans ce livre. Il n'y a pas raison d'avoire peur de l'amour, c'est le plus beau sentiment du monde.»

SOUFFLER DANS LA CASSETTE

Jonathan Bécotte
Leméac
Montréal, 2017, 136 pages

Collaboratrice
Le Devoir

POÉSIE

Les petits riens de Louise Warren

La poète ébauche un univers familier qui tient de la peinture impressionniste

HUGUES CORRIVEAU

L'intérêt de la poésie minimaliste de Louise Warren tient à l'effet qu'elle crée en nous et à son rythme d'une rare délicatesse. Ainsi, les petits riens qui font battre le temps qui passe, le tremblement dans l'œil observateur ou les insidieuses références émotives qui s'y déploient ouvrent à la méditation. Ultime mot, sans doute, de ce travail d'écoute et de repliement zen. Ces poèmes, si souvent près du haïku, tiennent de la peinture impressionniste. Par traits délicats, la poète situe son univers en des évocations presque ritualisées.

Ainsi appréhende-t-elle son lieu intime avec une discrétion tout allusive: « chambre / dou-

blure liquide / obscurcissement // lustre éteint / paupières closes / personne ». Cette lenteur à dire le monde qui l'entoure et la résonance qu'il produit en elle sont typiques de son travail poétique. On y accède en abandonnant sa propre nervosité, en se donnant à ce temps suspendu pour écouter le battement tranquille d'une vie qui ne cherche rien d'autre qu'à ressentir l'instantané du moment.

Il y a là, certainement, une spiritualité fouissant le dessous des apparences, ouvrant les sens à l'imperceptible immédiat. Comme elle le précise, il s'agit d'« atteindre / le plus petit ». Être à l'affût, donc, car « les reflets détournent / chaque apparition // marbre liquide /

danse des signes / langue étrangère ». On est devant une traduction de la face cachée de l'heure, des sens secrètement enfouis dans la fébrilité à laquelle il faut résister, et c'est à partir de cela que cette entreprise de dire s'éclaire.

En somme, « une ligne à la fois / ne pas renoncer / à la diminution / pencher la tête / ouvrir l'éclair » et, en toute simplicité, « recopier / les choses du monde ». La pluie, les larmes, le passage du fleuve illuminent le sens, pour la poète, de ce qui passe et qu'il lui faut retenir de l'effacement de la pensée, car on doit contrer « l'immense faiblesse / du poème » quand nous n'avons que « les parois de l'eau / pour le retenir ».

Ce très beau recueil écrit au

fil de la douceur des heures, troublé par des angoisses qui tiennent du tellurique, du murmure dans les choses parlantes, du souffle du vent et de la pensée, atteint son but qui n'est rien d'autre que de confier sa propre fragilité à celle de l'indécidable de la matière. Ainsi, cet aveu final: « le poème / soutient le jour / de l'eau / sur les ombres / des écailles / aux voix // je n'en sais pas plus ».

Collaborateur
Le Devoir

LE PLUS PETIT ESPACE

★★★ 1/2
Louise Warren
Le Noroît
Montréal, 2017, 115 pages

POLAR

Un crime sordide peut en cacher un autre

Entre SPVM, CHUM et corruption, Jean Lemieux tisse un récit habile

MICHEL BÉLAÏR

Passer des Îles-de-la-Madeleine à la place Versailles et de la Sûreté du Québec (SQ) au Service de police de la Ville de Montréal (SPVM) ne va pas de soi... Mais le lieutenant-détective André Surprenant, de l'escouade des crimes majeurs, y parvient plutôt bien.

On retrouve ici ce policier efficace et sans prétention — qui en est à sa cinquième enquête déjà — alors qu'il se penche sur un meurtre barbare commis dans une clinique annexe du CHUM. Détail important: nous sommes en 2009 et des rumeurs de corruption planent sur le chantier du superhôpital. Qui l'eût cru...

L'intrigue complexe tissée par Lemieux s'appuie en fait sur le climat paranoïde qui sévissait à l'automne 1970. Tout ne se dénouera bien sûr qu'à la toute fin du livre mais, en prime presque, l'enquête permettra de mettre en lumière des passages occultés et rappellera des façons de faire, disons, discutables employées durant la fameuse Crise d'octobre. Au fil de l'investigation, on aura tout au long l'impression de voir des couches de silence s'entasser les unes sur les autres.

La cellule Chénier

C'est que, pour mêler les pistes en alertant les « veilleurs » de la GRC et du SCRS, le meurtrier laisse sur les lieux du crime trois petits blocs de bois marqués des lettres F, L et Q. Voilà de quoi attirer l'atten-



JACQUES NADEAU LE DEVOIR

L'intrigue du roman s'ébauche à partir d'un meurtre commis dans une clinique annexe du CHUM, alors que des rumeurs de corruption planent sur le chantier du superhôpital.

tion et faire oublier ce qui se passe tout près de la scène de crime. Surtout quand la victime est un ancien agent infiltré dans la cellule Chénier, qui enleva le ministre Pierre Laporte, mort dans les circonstances nébuleuses que l'on sait...

Les choses ne s'arrangent pas lorsqu'un politicien retraité, ministre dans le gouvernement Trudeau de l'époque, est assassiné à son tour. Pire: son bureau est « nettoyé » et son jeune neveu disparaît lui aussi sans laisser de trace. Dans les journaux, on commence déjà à faire des liens entre les éléments du puzzle, mais Surprenant continue à suspecter qu'on veut l'attirer

sur une fausse piste.

Encore une fois, Jean Lemieux manœuvre de main de maître tout au long de cette histoire touffue, riche de vrais personnages. Son équipe d'enquêteurs du SPVM est particulièrement crédible et les relements de corruption — tout comme les allusions à peine voilées à certains politiciens — qui remontent de ce qu'ils découvrent en feront réfléchir plusieurs.

Surprenant, surtout, et ses proches deviennent de plus en plus complexes avec leurs failles à hauteur du quotidien; personne ne joue au surhomme ici. Au contraire, sur les enquêtes du lieutenant-dé-

tective se multiplient, plus on s'éloigne des personnages unidimensionnels qu'on voit dans les séries télé. Tout cela bien ficelé dans une écriture vive, campée au cœur de la ville comme de la vie.

On ne peut qu'espérer que l'initiative un peu torquée de Surprenant, à la fin du livre, ne mettra pas fin trop rapidement à sa carrière...

Collaborateur
Le Devoir

LES CLÉS DU SILENCE

★★★ 1/2
Jean Lemieux
Québec Amérique
Montréal, 2017, 368 pages

PÈRE

SUITE DE LA PAGE F 1

passé. Pour la bonne raison que le narrateur lui-même est dans le flou. Ses souvenirs du drame en viennent à se confondre. Plus les jours passent, plus il est dans le vague, dans le délire, la folie.

Tandis qu'entre lui et la mère de la petite un mur de silence s'est installé, jusqu'à la déchirure irréparable du couple, une idée fixe l'occupe tout entier: aller rejoindre sa fille là où elle se trouve. Il entreprend alors une traversée en mer, en solitaire, sur un bateau de fortune.

Mais cette expédition a-t-elle bel et bien lieu dans la réalité ou est-il en train de l'imaginer? S'agit-il d'un procédé métaphorique de la part de l'auteur? Au lecteur de voir. Charles Quimper refuse de trancher.

Ce qui est certain, c'est que lui-même n'oserait jamais naviguer en solitaire. « A 18 ans, je voulais tout plaquer, pour aller vivre à Gaspé et devenir pêcheur de homard, mais j'ai le mal de mer, ce qui a rendu la chose impossible. Honnêtement, j'ai mal au cœur sur le traversier de Québec! »

La solitude du héros

Un livre l'a accompagné dans la gestation de son ro-

man: *Le vieil homme et la mer*, d'Ernest Hemingway. Il l'a même recopié tout entier sur une machine à écrire. Question de s'imprégner du rythme de l'écrivain américain.

Mais il voyait aussi entre son propre projet d'écriture et ce livre phare des points communs. À commencer par la solitude des deux héros. « Leur solitude face à quelque chose de plus grand qu'eux, une chose qui les dépasse largement et contre laquelle ils doivent se buter, se battre. »

Charles Quimper note aussi que les deux se ressemblent dans leur incapacité à se montrer adéquats dans leurs rôles respectifs: père dans un cas, pêcheur dans l'autre.

Pour lui: « Les deux hommes sont également des êtres incomplets désormais. Il leur manque à tous deux ce pour quoi ils vivaient auparavant, ce qui était leur fonction première dans la vie. Et de même les deux protagonistes sont condamnés à perdre, à échouer, du moins c'est ce que leur réserve leur destin. »

Entre tragique et ludique

Dans *Marée montante*, le père, refusant d'admettre l'inévitable, ne cesse de s'adresser à sa fille, au présent. Une façon pour lui de garder sa petite Béatrice vivante, près de lui. Il revisite les moments partagés avec elle, refait avec elle



FICTION QUÉBÉCOISE

MARÉE MONTANTE

★★★ 1/2
Charles Quimper
Alto
Québec, 2017, 72 pages

Comment les forces mêmes soutenant la vie peuvent-elles tout à la fois être les forces mêmes du désastre? se demande le père abimé auquel Charles Quimper donne la parole dans ce bref premier roman, entièrement traversé par une fascination à la fois morbide et salvatrice pour l'eau. Bien qu'articulé autour de la noyade d'un enfant par négligence criminelle, *Marée montante* s'élève au-dessus de son anecdotique tragédie de départ en multipliant les métaphores navales et astronomiques, dérivant sans cesse entre le réalisme d'un quotidien ténébreux et la fable chimérique dans laquelle se réfugie le narrateur. Mais qu'est-ce qui, à la fin, appartient au délire fiévreux ou à la douloureuse réalité? La force de cet entant *lamento* tient beaucoup à ce mystère. Il rappelle aussi à quel point la littérature sait mieux que quiconque décrire ce lourd brouillard que jette la mort sur la frontière séparant la vie intérieure de ceux qui survivent du reste du monde. Echapper à la tempête n'est jamais aussi difficile que lorsque son ventre en est l'épicentre.

Dominic Tardif

les jeux qu'elle aimait tant.

Ces instants de grâce dans le roman au milieu de la noirceur, Charles Quimper y tient. « Je voulais fouiller le deuil pas seulement comme un drame lourd et difficile, mais d'une façon, j'oserais dire, ludique. Ou en

tout cas poétique, lumineuse. »

Une histoire tragique de deuil impossible, *Marée montante*. Mais aussi, le chant d'amour d'un père à sa fille.

Collaboratrice
Le Devoir

LIVRES



PANYD / CREATIVE COMMONS

Le narrateur est hanté par les morts de sa vie et par quelques vivants laissés derrière : « Depuis l'herbe a poussé sur sa tombe. L'herbe grasse que j'aurais pu manger... L'herbe du deuil qui nous donne le dégoût de vivre et qui n'est que la faim éternelle de la vie [...] ».

ROMAN-FLEUVE

Comme « un murmure dans le cul de l'éternité »

Le Russe Dimitri Bortnikov signe *Face au Styx*, écrit en français, roman incantatoire et torrentiel hanté par la mort

CHRISTIAN DESMEULES

Dialogue incantatoire avec les morts, cascade de mots, le troisième roman écrit en français de Dimitri Bortnikov, *Face au Styx*, happe le lecteur, l'avale et le recrache, sonné, un peu ébahi.

Dimitri, le narrateur de ce gros roman, « mi-Russe mi-maboul » qui de son propre aveuement comme il respire, est lancé dans une sorte d'errance perpétuelle. Son monologue s'écoule dans un flux célinien au souffle court, marqué de points de suspension, d'exclamations, d'interjections et de harangues célestes.

Souvent « plus seul qu'une souche dans la steppe », il a depuis longtemps l'habitude de se parler tout seul, Dimitrius. Ou alors il parle aux premières mouches du printemps, aux chats. Lorsqu'il est plus seul encore, il arrive même à ce « Russkof » halluciné de s'adresser à son « vingt et unième doigt », ce bout de chair qui lui pend entre les jambes.

Inventaire des morts

Avec sa tête « à faire peur aux poux », échoué à Paris où quelque part il a un fils de huit ans, Dimitri survit comme il peut. Gardien de

maison (et de chats), aide ménager auprès de personnes âgées, veilleur de nuit dans le petit hôtel pourri d'un quartier chic, c'est une sorte de sans domicile fixe. Sa troïka

Hanté par les morts de sa vie et par quelques vivants laissés derrière, il trempe sa plume dans les eaux glacées du fleuve qui entoure l'Enfer. Il se souvient de sa lointaine Russie, de sa grand-mère et de son grand-père lubrique, droit sorti d'une toile de Brueghel. D'autres spectres de l'enfance, comme ce jeune ami bossu qui a fini par se pendre après avoir été faussement soupçonné d'un meurtre sans cadavre — celui d'une fille revenue une semaine plus tard de Sébastopol, toute bronzée.

Depuis, rien n'a été pareil. « Depuis l'herbe a poussé sur sa tombe. L'herbe grasse que j'aurais pu manger... L'herbe du deuil qui nous donne le dégoût de vivre et qui n'est que la faim éternelle de la vie et à ce moment-là précis on sent le fil rompu par la mort que l'être disparu nous met tout douce-

ment entre les doigts... »

Il ravive le souvenir pénible de son service militaire dans l'Arctique (« deux ans d'horreur boréale ») dont il est revenu « fou jusqu'au cou ». La douleur, c'est aussi tous ces vieux qu'il a vus mourir, ou cette jeune beauté paraplégique qu'il a retrouvée pendue. C'est sa passion malsaine pour une journaliste française qui joue avec lui comme avec un yo-yo. *Face au Styx* raconte cette histoire d'amour désespérée, qui n'en finit plus de finir — une mort qui ne tue pas.

« L'agonie est lourde, mais la mort est légère »

Dans ses temps libres, remis de ses « dimitreries », il traduit en français les lettres d'Ivan le Terrible (le diamant noir de la littérature russe du XVI^e siècle). Faut s'intégrer, dit-il : « Quand on pète parmi les nains, faut s'accroupir... »

Averti in extremis de l'état de santé de son père, il déboule dans un hospice de Samara pour assister à sa mort, empêtré dans sa révolte et son impuissance. « L'agonie est lourde, mais la mort est légère. »

Né en 1968 à Samara, sur les bords de la Volga, Dimitri Bortnikov vit en France depuis près de 20 ans. Il a mis huit années pour pondre ce livre torrentiel, piqué de pages puissantes — et d'un peu de gras, il est vrai. Derrière l'horreur, le souffle et l'errance, l'écrivain nous inocule sa passion contagieuse pour l'existence.

Abreuvé très tôt de classiques dans sa Russie natale, il a découvert Rabelais à huit ans. Peut-être est-ce pour se rapprocher de Villon, qui sait, qu'il a abandonné ses lecteurs russes depuis *Furioso* et *Repas des morts* (2008 et 2011) et fait le choix de la France et de la langue française.

Roman de rédemption d'un exilé, traité exorcisme dense et broussailleux, au final, *Face au Styx* est une longue méditation sur l'injustice de la mort et la fugacité de l'existence. Rien de plus qu'un « murmure dans le cul de l'éternité », dirait-il. Accrochez-vous.

Collaborateur
Le Devoir

FACE AU STYX

★★★★
Dimitri Bortnikov
Rivages
Paris, 2017, 752 pages

FICTION AMÉRICAINE

Ode à l'amour conjugal

Une prose organique pour sonder les mystères d'une vie réussie

CHRISTIAN DESMEULES

« Le couple, c'était mathématique. Pas additionnel, comme on aurait pu s'y attendre. Mais exponentiel. » Une équation à l'équilibre fragile et mystérieux dans tous les cas. C'est le terrain de prédilection de l'Américaine Lauren Groff, 38 ans, qui tente de distiller dans *Les furies*, son troisième roman, la volatilité alchimie de la vie à deux.

Tous les deux étudiants au Vassar College, dans l'Etat de New York, Lotto et Mathilde vivent le coup de foudre, suivi d'un mariage rapide. La foi amoureuse de Lotto sera toujours sans appel : « Ma femme est le meilleur être humain de cette planète. »

Même si aux yeux de la

mère du jeune homme, an-

cienne sirène dans un parc

aquatique de Floride, agora-

phobe cloîtrée depuis la mort

de son mari multimillionnaire,

Mathilde est une usurpatrice.

Elle va leur couper les vivres

et attendre. « Comme un per-

sonnage de Beckett. Une femme

semblable à un poisson rouge

qui aurait grossi jusqu'à occu-

per tout l'espace de son bocal ;

seule issue possible, un bond

dans l'éternité. »

Un homme et une femme

Très grand, bel homme, pourvu d'un réel magnétisme dont il sait jouer, Lotto est un acteur sans grand talent aux tendances narcissiques, qui alterne les séances d'audition et les épisodes de catatonie dans leur demi-sous-sol de Greenwich Village. Discrète, effacée, dévouée, Mathilde veille au grain du haut de sa beauté froide. « Elle travaillait seize heures par jour, six jours sur sept, il lui devait le gîte et le couvert. Il n'avait rien apporté dans leur couple. Seulement de la déception et du linge sale. »

Et puis les années filent de façon imperceptible. Un an de mariage, sept ans, dix ans. Des amis disparaissent de l'écran radar, les rêves deviennent un peu rassis, la trentaine fait son œuvre. La vie. Des enfants ? Mathilde n'en veut pas, fin de la discussion.

Le sexe, heureusement, depuis le début, était le véritable « centre de gravité » de leur couple. Puis un jour, à trente ans, en une seule nuit illuminée par le souvenir et le désespoir, Lotto écrit sa première pièce. Mathilde l'encou-

rage : « Et tout ce temps, il était là, bien caché sous nos yeux. Ton véritable talent. » D'un coup de baguette magique, Lotto devient Lancelot Satterwhite, dramaturge inconnu, puis célèbre, dont l'œuvre est un mélange contemporain de Shakespeare et de Sophocle.

Les fissures de l'âme

Plus on avance dans le roman de Lauren Groff, et plus les fissures dans le miroir lisse de « leur grand amour avarié » deviennent apparentes. Des drames secrets à la source de la personnalité de chacun se font jour. Que sait-on de l'autre ? Que peut-on seulement savoir ? « De grands pans de sa vie restaient inconnus de son mari. Ce qu'elle taisait était contrebalancé avec justesse par ce qu'elle lui racontait. Toutefois, il y a des non-vérités fondées sur des mots et d'autres sur des silences, et si Mathilde avait menti à Lotto, c'était toujours par omission. »

En combinant trajectoires et rebondissements, Lauren Groff déterre avec brio, dans une prose organique, riche, scintillante, les secrets de ses deux protagonistes. Des années plus tard, apaisée, tel un « poing fermé » qui ne s'était ouvert qu'au contact de son mari, elle saura reconnaître qu'apporter son aide aux autres, être une épouse, déployer un effort constant et souterrain pour faire jaillir l'œuvre de Lotto, a été ce qu'elle savait faire de mieux. C'était son génie à elle.

Ode à l'amour conjugal, roman féministe aux allures de tragédie grecque, *Les furies* est rempli de questions profondes et lancinantes — qu'est-ce qu'une vie réussie ? Qu'est-ce que la fidélité ? Plébiscité notamment par l'ex-président américain Barack Obama, livre de l'année sur Amazon en 2015, le roman de Lauren Groff explore sans merci le malentendu qui est à la source de toute histoire d'amour.

« Tragédie, comédie. Tout est question de point de vue. »

Collaborateur
Le Devoir

LES FURIES

★★★★
Lauren Groff
Traduit de l'anglais par Carine Chichereau
L'Olivier
Paris, 2017, 432 pages

FICTION AMÉRICAINE

Le pâlot polar

Livre-événement ? *Jeux de miroirs* offre surtout une intrigue redondante et sans surprise.

MANON DUMAIS

Comment ne pas se délecter à l'avance lorsqu'on nous promet un roman-événement ? D'autant plus quand l'auteur dudit livre est un romancier célèbre dans son pays grâce à sa quinzaine d'ouvrages à succès. En cours de publication dans près de 40 pays, *Jeux de miroirs*, premier roman écrit en anglais et traduit en français par l'auteur roumain Eugen Ovidiu Chirovici, ne remplit pourtant pas la commande.

Polar à tiroirs mené par quatre narrateurs, que l'on devine narcissiques par leur fâcheuse manie de multiplier les détails superflus sur leur petite personne, *Jeux de miroirs* nous transporte au New Jersey, plus précisément à Princeton, où le professeur Joseph Wieder a été assassiné en 1987 alors qu'il préparait un livre important sur la mémoire.

Quelle n'est pas la surprise de l'agent littéraire Peter Katz

en recevant le manuscrit inachevé de Richard Flynn, étudiant de Princeton ayant toujours rêvé d'une carrière littéraire et qui, 30 ans plus tard, prétend connaître les mobiles du crime tout comme le véritable assassin : « Lorsque j'avais décidé de devenir écrivain, à la fin du lycée, je m'étais peu à peu forgé une conception du monde lugubre et empreinte de scepticisme, avec l'aide précieuse de MM. Cormac, McCarthy, Philip Roth et Don DeLillo. »

Hélas ! Le dénommé Flynn n'a pas le talent des ci-dessus nommés. Le récit qu'il fait de son passage à Princeton et de sa prétendue liaison avec Laura Baines, l'ambitieuse blonde hitchcockienne qui lui présentera Wieder, pullule de digressions qui alourdissent le récit plutôt que d'envoyer le lecteur sur de fausses pistes. Par ail-

leurs, ce dernier aura deviné l'auteur du crime bien avant que Katz engage le journaliste John Keller afin qu'il retrouve les dernières pages du récit de Flynn, décédé depuis l'envoi du manuscrit. En dépit de cela, on poursuit la lecture avec avidité dans l'espoir que Chirovici nous entraîne dans une histoire tordue à souhait où la mémoire joue de bien vilains tours.

Au fil des pages, l'auteur s'amuse à semer de nombreuses références cinématographiques : « On dirait une menace tirée d'un vieux film policier ! Et moi, je suis censé vous répondre "Je fais que mon boulot, ma p'tite dame", vous décrocher un sourire plein d'amertume, rabattre mon feutre sur mes yeux et relever le col de mon pardessus ? »

Si ces clins d'œil apportent un soupçon d'humour noir, on regrette que l'auteur n'ait pas

plus approfondi ses personnages — ce qui est plutôt ironique puisque certains d'entre eux sont d'éminents psychologues — ni su concevoir une atmosphère tendue ou donner du pittoresque à l'ensemble. Keller ayant échoué à la tâche, c'est l'ex-inspecteur alcoolique Roy Freeman qui, se sentant coupable d'avoir bâclé l'affaire à l'époque, reprend l'enquête. D'un caractère redondant, la dernière partie du récit réserve trop peu de surprises et confirme que *Jeux de miroirs* n'est qu'un pâlot polar à l'américaine qu'on oubliera sitôt le livre rangé.

Collaboratrice
Le Devoir

JEUX DE MIROIRS

★★★ 1/2
Eugen Ovidiu Chirovici
Traduit de l'anglais par Isabelle Maillé
Les Escapes
Paris, 2017, 315 pages

NOUVELLE ÉDITION



ANDRÉ JOSEPH MAILLÉ



LA LOI DES CONTRAIRES

CORPUS ÉNANTIOLOGIQUE
DE LA CONCEPTION DU MONDE
ET DE LA RÉFLEXION HUMAINE

I - LA BÊTE NOIRE DE LA PHILOSOPHIE
(HISTORIQUE)

II - LES INÉDITS
(MANIFESTE DE LA NATURE)

Les deux tomes sont vendus dans un coffret : 89,95 \$ • 1232 pages

En librairie • CARTE BLANCHE

ESSAIS

À bâtons rompus

LOUIS CORNELLIER



En 2001, dans *Le sourire d'Anton* (Boréal compact), André Major annonçait son « adieu au roman ». L'auteur n'entendait pas pour autant cesser d'écrire. Il pratique, depuis, assidûment, l'art du carnet, avec une élégance et une profondeur remarquables. Son journal est devenu son œuvre. « Je ne prétends à rien d'autre désormais : m'entretenir à bâtons rompus avec un lecteur aussi disponible que je le suis, assez libre pour ne pas me suivre quand cela l'ennuie, quitte à me retrouver l'instant d'après », note-t-il dans *L'œil du hibou*, qui contient ses carnets de 2001 à 2003.

Partisan du réalisme pour qui la beauté « réside moins dans l'embellissement des choses de la vie que dans la révélation de leur vérité brute », Major, dans ce livre, parle beaucoup des « petits riens » de l'existence : ses marches en forêt à son chalet des Laurentides, les menus travaux manuels auxquels il aime se livrer, les moments passés avec son petit-fils adoré. Ça pourrait être insignifiant. Ça ne l'est pas puisque, chez Major, le quotidien est transcendé par un esprit littéraire qui lui insuffle une saisissante vibration existentielle.

Les carnets d'André Major racontent un quotidien transcendé par cet esprit littéraire essentiel pour vivre

La littérature, non pas comme divertissement mais comme compagne de vie essentielle, comme nourriture vitale, constitue d'ailleurs le cœur de *L'œil du hibou*. « Ne plus lire, écrit Major, ce serait vivre à l'étroit, dans une chambre close, en ruminant des pensées complaisantes et, par conséquent, stériles. » L'écrivain confie être devenu, comme plusieurs des personnages de son œuvre romanesque, un déserteur. Il évoque, non sans une certaine mauvaise conscience, sa relative indifférence politique, son « scepticisme radical », mais c'est pour préciser aussitôt que « désertier n'est pas fuir, mais se retrancher pour voir plus loin, du haut de l'observatoire que constitue l'écriture », comme un hibou qui serait lecteur.

Identité et morale

L'univers littéraire de Major n'est pas nécessairement le mien. Si, comme lui, j'aime Tchekhov, Maupassant et Simenon, je ne partage pas, par ignorance ou par tempérament, son attachement aux Flaubert, Handke, Hamsun, Pavese, Naipaul et Bernhard. Cela, au fond, importe peu puisque nous nous retrouvons dans l'idée capitale selon laquelle seule une vie passée dans la fréquentation de la grande littérature vaut la peine d'être vécue. « Si l'on me fallait décliner mon identité profonde, note Major, je devrais citer non seulement le lieu de ma naissance ou mes convictions, mais les écrivains qui m'ont aidé à vivre, à penser et à sentir comme je le fais. C'est par leur entremise que je suis devenu, si peu que ce soit, celui que j'aspirais obscurément à être. »

Même si l'en défendrait probablement, Major a quelque chose du moraliste. Quand il avoue croire appartenir « à la race des vaincus », mais désormais assumer pleinement cette situation étant donné que « la vie ordinaire lui suffit », le carnetiste plaide pour une morale du désenchantement et de ce que Bernard Émond appelle, à la suite de Vassili Grossman, « la petite bonté ».

Major, qui fut jadis un militant indépendantiste et socialiste, n'a pas renié ses anciens combats et continue, notamment, de déplorer la négligence linguistique des Québécois, mais il est passé des partis pris à une prise de distance. Il ne croit plus, explique-t-il, qu'écrire peut le rendre meilleur ; il se contente aujourd'hui de « l'espoir que cela pourra [l']amener à considérer avec plus de lucidité le fait d'exister », tout en demeurant « sensible au malheur de [ses] semblables ».

Cette morale de la lucidité et de la compassion ordinaires s'exprime ici dans un style qui est à l'avenant. Allergique à l'« originalité forcée qui gâche le style de tant d'écrivains », Major refuse justement de « faire du style ou [de] ciseler des pensées éternelles ». Sa prose classique, limpide et sans apprêt ne cherche, explique-t-il, qu'à « faire danser la petite leureur d'une vérité commune, car ce qu'il y a de vrai pour soi peut l'être pour son semblable ».

Nul besoin, pour entrer dans la conversation amicale à laquelle nous convie ce journal, de partager toutes les humeurs et pensées de l'écrivain. Il suffit de croire que la lumière de la littérature de qualité est indispensable pour vivre.

louisco@sympatico.ca

**L'ŒIL DU HIBOU
CARNETS 2001-2003**

★★★★

André Major

Boréal

Montréal, 2017, 234 pages

En librairie le 7 février

« Ne plus lire, ce serait vivre à l'étroit [...] en ruminant des pensées complaisantes et, par conséquent, stériles »

Extrait de *L'œil du hibou*

ENVIRONNEMENT

Un capitalisme aux prises avec sa crise écologique

Pierre Madelin appelle à la décroissance énergétique dans un réquisitoire à la résonance apocalyptique

MICHEL LAPIERRE

« Nous sommes constitués de part en part par la nature », soutient Pierre Madelin, né à Paris en 1986 et adepte d'un écologisme politique libertaire, qui vit au Chiapas, État mexicain marqué en 1994 par l'insurrection des paysans amérindiens. Il croit que la nature est « plus intime à nous-mêmes que nous-mêmes ». Son essai *Après le capitalisme*, réquisitoire contre l'anthropocentrisme de la modernité occidentale, a une résonance apocalyptique prenante.

Rompu à l'histoire de la philosophie, Madelin estime que la vocation attribuée à l'humanité par Descartes, dans son *Discours de la méthode* (1637), et atteignable grâce au progrès scientifique, celle de « nous rendre comme maîtres et possesseurs de la nature », est désormais caduque. Depuis quelques décennies, la crise écologique mondiale, caractérisée en particulier par le réchauffement climatique, est venue bouleverser cette raison d'être du capitalisme.

L'insistance philosophique sur la nécessité de ce que l'essayiste appelle « une révolution paradigmatique » de notre vision du monde fait l'originalité de son livre, indispensable présentation critique des idées sur le sujet, convergentes mais parfois différentes, de nombreux penseurs contemporains. Parmi eux, Günther Anders (1902-1992) en Allemagne et en Autriche, André Gorz (1923-2007) en France, Murray Bookchin (1921-2006) aux États-Unis occupent une place de choix.

Terre vivante

Ils ont ébauché, explique si bien Madelin, le concept d'« une Terre vivante, où l'être humain n'est plus une créature autosuffisante surplombant une planète objet, mais un être en relation avec une communauté socioécologique qui le constitue et le dépasse ». Cela contrecarre l'essence même du capitalisme fondé sur la production illimitée de biens au bénéfice de l'humain.

Même des solutions, comme celle de modifier l'orbite de la Terre par l'énergie nucléaire pour éloigner notre planète du Soleil en atténuant le réchauffement climatique, apparaissent aussi fantaisistes que dangereuses. Quant aux énergies éolienne et solaire, dites propres, elles ne trouvent pas nécessairement grâce aux yeux de Madelin. Peut-être trop prudent, il croit que l'effet écologique à long terme de la technologie qu'elles supposent n'est pas inoffensif et qu'elles favoriseraient les riches au détriment des pauvres.

Sa sévère conclusion fait terriblement réfléchir : « Sans décroissance énergétique, aucune transition énergétique ne saurait être durable, et encore moins juste. Un mot d'ordre s'impose donc : décroissance énergétique ou barbarie ! » Mais il reste conscient que ce programme doit éviter le ton moralisateur et se fonder sur un humanisme libertaire rationnel.

Convaincu que l'humanité est à un tournant, Madelin espère qu'elle n'aura pas à exécuter la danse des esprits, comme les Amérindiens des États-Unis à la fin du XIX^e siècle pour assumer la destruction de leur monde.

Collaborateur
Le Devoir

**APRÈS LE CAPITALISME
ESSAI D'ÉCOLOGIE POLITIQUE**

★★★★ 1/2

Pierre Madelin

Écosociété

Montréal, 2017, 152 pages

HISTOIRE

La poésie du doute par ses racines

Marcel Ducharme va à la rencontre de Louise-Amélie Panet, pionnière méconnue de la littérature québécoise

MICHEL LAPIERRE

En 1840, peu après les insurrections de 1837-1838, dans une fête populaire à Sainte-Mélanie, près de Joliette, on crie « Vive la reine ! ». La seigneuresse de l'endroit, Louise-Amélie Panet, en principe loyaliste, écrira : « En moi-même, je disais : "Vive le peuple pour la mutabilité !" » Le goût du changement, audacieux ou non, plaît à l'artiste perplexe qui sauve de la potence son neveu patriote et chante : « Faites qu'on espère, / mais n'aimez jamais ! »

Il s'agit ici d'un extrait d'un poème de Louise-Amélie Panet (1789-1862) datant de 1812, selon le chercheur méticuleux Marcel Ducharme, auteur du premier ouvrage substantiel consacré à la pionnière si méconnue de la littérature québécoise. À la suite de quelques autres chercheurs, Ducharme nous révèle des pages de celle dont le classicisme tardif n'affecte pas l'expression étonnante d'une sensibilité hors normes.

C'est du moins ce que suggèrent certains poèmes qui, beaucoup mieux que les œuvres picturales de la seigneuresse, miniatures ternes et d'ailleurs souvent perdues, tranchent sur les désolantes conventions des lettrés isolés du Canada français peu alphabétisé de l'époque. Des vers démarquant l'artiste des faiseurs du pâle romantisme ambiant aussi bien



ÉCOSOCIÉTÉ

Depuis le Chiapas où il vit, le philosophe Pierre Madelin se demande comment s'émanciper de nos servitudes volontaires qui affectent notre environnement.

Pierre Madelin en trois citations :

« Aucun des scénarios politiques que nous avons envisagés n'est pleinement satisfaisant dans la perspective d'une transition écologique. La voie réformiste, "par le haut", n'est pas convaincante parce que les institutions "démocratiques" et les processus sur lesquels elle repose sont à bout de souffle, parce que l'État qu'elle se propose de réorienter en tenant compte des limites de la Terre a partie liée avec les processus historiques qui ont mené à la crise environnementale. »

« Nous sommes confrontés à un système fondamentalement parasitaire [...] Ce système s'attaque de façon indifférenciée à la nature, aux rapports sociaux précapitalistes et à la psyché individuelle. Il dilapide avec insouciance les ressources naturelles et les ressources de sens dont il a hérité du passé. »

« Nous savons déjà parfaitement quelles pratiques sociales et économiques pourraient nous permettre d'assurer la transition écologique. Redéfinir nos besoins conformément à des nécessités réelles, socialement définies, et non pas déterminées par la publicité, par l'injonction à consommer dicté par l'idéologie de la croissance et la logique de la consommation ostentatoire. »



BIBLIOTHÈQUE ET ARCHIVES CANADA (N° MIKAN 3675771)

Au croisement des influences et des tensions idéologiques, Louise-Amélie Panet a développé une poésie propre à l'esprit du Nouveau Monde.

Amélie Panet le devine : « Si par un jour chaud l'ombre est belle, / Semblable est la félicité / Qu'on goûte dans l'obscurité. » Annonceur de notre modernité littéraire, le doute ne pouvait être que bénéfique.

Collaborateur
Le Devoir

**LOUISE-AMÉLIE PANET
SEIGNEURESSE ARTISTE-PEINTRE POÉTESSE**

★★★★

Marcel Ducharme

Point du jour

L'Assomption, 2016, 242 pages